

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du

JOURNAL,

Rue de las Cámaras n. 34.

HONNEUR ET PATRIE !

PRIX

de

L'ABONNEMENT

3 patacons par mois

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi excepté. On souscrit au bureau du PATRIOTE où on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

Almanach Français.

Jeudi 5 (1352) — Mort du pape Clément VI. Ce fut lui qui acheta de Jeanne première, reine de Naples, la ville d'Avignon et ses dépendances, moyennant 80,000 florins.

NAVIRES EN CHARGE POUR MONTEVIDEO ET BUENOS AYRES.

Au Havre *Cornélie*, *Médicis*, suit pour Taïti et les îles Marquises.

A Bordeaux, *José*, *Atlas*.

A Marseille, *Teséo*.

MONTEVIDEO.

4 Décembre, 1844.

PIECES OFFICIELLES.

Forteresse du Cerro, le 3 décembre 1844.

Le soussigné a le plaisir de communiquer au gouvernement que ce matin, à 7 heures 10 minutes, a eu lieu une très forte explosion résultant d'une mine pratiquée dans le four à briques du Français don Louis [M. Jailard], près de la Poudrière. A cause du mauvais temps, et afin de prendre quelques mesures pour m'assurer de certaines choses que je soupçonnais, après avoir ordonné la coupe de la fénaison, j'avais donné contre ordre, et on s'est occupé aujourd'hui d'autres travaux; c'est ainsi que l'ennemi a été complètement frustré dans les machinations et les moyens infâmes qu'il emploie pour triompher.

Je viens de me rendre à la courtine, appelé par une nouvelle explosion, causée par une autre mine pratiquée sous l'ancienne Poudrière, sans plus de résultat.

A 8 heures moins 20 minutes, une mine a encore éclaté près du petit moulin de Curbeio, et on a vu paraître 40 lanciers, tous montés sur des chevaux gris pommelô qui s'étaient embusqués dans une fondrière profonde sur notre gauche, et vis-à-vis la Poudrière, à une distance de trente cadres de la forteresse. Ils se sont éloignés au grand galop. Le reste des forces ennemies, au nombre de 300 hommes, reste dans les postes qu'il occupe ordinairement près de l'enclos de Viñas et de la maison y attendant.

Je félicite votre excellence, comme nous nous félicitons.

FEUILLETON.

LE PRESTIGE (1).

Au collège où j'ai élevé, j'avais un camarade nommé Léon de Marsanges. Son caractère, différent du mien, était ardent, facile à impressionner, mais dans ces argumentations souvent inconsidérées auxquelles se livrent de jeunes élèves de rhétoriques et de philosophie, nous envisageons de la même manière les deux grandes questions de la vie sociale, la religion et la politique. Depuis, j'ai eu lieu de remarquer que la plupart des liaisons se forment de

(1) Cette nouvelle n'est point une pure fiction. Toute la Bretagne s'est intéressée au sort des personnages qui y figurent; seulement, j'ai cru convenable de ne les faire connaître que sous des pseudonymes.

tons tous de n'être point sortis à recueillir les fourrages; nous aurions infailliblement souffert quelques malheurs; car les trois explosions ont eu lieu dans le parage où l'on vaque journellement à ces travaux.

La Providence paraît veiller sans cesse sur ceux qui défendent une cause de raison, de justice et les véritables intérêts de la patrie, et qui font tous les sacrifices pour soutenir avec honneur les obligations que leur impose le premier de leurs devoirs.

Dieu garde V. E. etc.

JOSE IGNACIO RAIZ.

A S. E. M. le général don Rufino Bauza, ministre de la guerre et de la marine.

Montevideo, 3 décembre 1844.

Monsieur le Rédacteur,

Permettez nous, monsieur, de vous prier d'insérer dans votre estimable journal, nos idées sur le but que se proposait M. le ministre don Melchor Pacheco y Obes concernant la fondation d'une école nationale destinée exclusivement à l'éducation de nos jeunes et infortunés enfants.

Nous désirerions tous que par votre organe, le gouvernement et M. le ministre de la guerre actuel, voulussent bien suivre cette idée toute philanthropique qui fera l'admiration de toutes les nations civilisées, et qu'on nous avait annoncée comme chose certaine. Vous même, monsieur le rédacteur, aviez fixé l'époque de l'ouverture de cette institution pour le 27 novembre expiré.

Nous avons lieu de croire, et nous sommes même persuadés, que le changement de ministère a dû nécessairement ajourner cette institution, et que la nouvelle administration a dû s'occuper plutôt du maintien de la tranquillité; mais, maintenant que toutes les choses sont rentrées dans leur état primitif d'ordre et de sécurité, nous verrions avec un indicible plaisir que le gouvernement daignât reporter son attention sur un objet si important et si utile à notre jeunesse; car pourrions-nous, depuis 20 mois de service, constamment armés pour la défense de la patrie qui nous a adoptés, ne pouvant nous livrer à aucun genre de commerce et d'industrie, ayant absorbé les faibles moyens que nous avions acquis à la sueur de nos fronts, leur donner des maîtres d'étude lorsque nous suffisons à peine à les nourrir de la

ces deux éléments, conformité d'opinions et nuances diverses de caractère.

Léon et moi en sortant du collège, nous nous promîmes une amitié éternelle; des directions différentes nous séparèrent. Une correspondance régulière nous fit d'abord oublier la distance qui existait entre nous. Mais on a tant de distractions dans la vie active! Nos lettres devinrent rares, puis elles ne s'échangèrent plus. Dans la suite, j'appris indirectement que mon ami, entré dans un régiment, était passé en Afrique, et qu'après avoir assisté à plusieurs affaires glorieuses, il s'était vu forcé de revenir en France se remettre des suites d'une blessure assez grave. La province qu'il habitait se trouvait éloignée de Paris. Plus tard une lettre imprimée m'instruisit de son mariage. Là se bornèrent mes données à son sujet.

Par une belle soirée d'été, je me promenais sur le boulevard des Italiens. Au milieu de cette foule qui donne tant de vie à cette partie de la capitale, je me livrais à

ration que le gouvernement nous accorde journellement. Ah! non, certainement non!

Nous désirons donc ardemment que M. le ministre de la guerre, don Rufino Bauza, ne dédaigne pas de suivre le but de son prédécesseur. S'il n'en a pas l'initiative il n'en aura pas moins de gloire. Bon patriote, ami sincère de tout ce qui peut tendre à l'agrandissement et à la civilisation de la nation qui l'a vu naître, il contribuera, nous osons l'espérer, par son adhésion à une cause si belle, à développer l'intelligence de ces jeunes êtres privés d'appui, et condamnés à l'ignorance si une main protectrice ne vient à leur secours. Un jour, la patrie devra à sa philanthropie des citoyens instruits devenus désormais Orientaux?

C'est dans cet espoir, monsieur le rédacteur, que plusieurs légionnaires, pères de familles, s'adressent à vous, et vous prient de leur servir d'interprète auprès du gouvernement oriental.

Nous avons l'honneur de vous saluer bien respectueusement,

PLUSIEURS LEGIONNAIRES.

Nos camarades nous ont bien jugé, et nous les en remercions, de nous avoir choisi pour être leur interprète dans une question qui est pour nous de la plus haute importance.

C'est avec un plaisir indicible que nous nous associons, nous fils du peuple, au désir exprimé par ces citoyens soldats, de voir le gouvernement donner suite au projet aussi patriotique qu'humanitaire de l'instruction des enfants du peuple.

Comme nos camarades, nous pensons que M. le ministre de la guerre doit avoir à cœur d'attacher son nom à une institution qui, tout en faisant la gloire de la République, fera aussi sa sécurité, en lui donnant des citoyens qui la dispenseront un jour de créer ou de rétablir des lois destinées à châtier les vices et les crimes qu'entraîne l'ignorance.

Un gouvernement prévoyant qui sait, au moyen de l'instruction, inspirer au peuple des habitudes de civisme et de patriotisme, est dispensé plus tard d'instituer des peines pour punir la trahison et réprimer la dissolution. La Russie et le gouvernement de Rosas sont là pour nous obliger à conclure que, là où les lois sévères

ce plaisir si apprécié de tous ceux qui l'ont goûté, je flânais. Mes regards erraient sur cette population bruyante qui, en voiture ou à pied, allait et venait, et s'agglomérail ainsi sur ce point: chacun s'y rendait, dans le singulier espoir de respirer un air plus frais, si rare à Paris dans le mois de juillet, et surtout dans un lieu où les cigares fourmillent plus nombreux que les feuilles des arbres qui y végètent. Je me plaisais à tirer des conjectures sur les divers personnages que je rencontrais.

Tout à coup j'avisai, assis à l'écart, un homme jeune, mais pâle, le visage amaigri et le front dégarni de cheveux. C'était mon ami Léon. Jadis je l'avais laissé avec tous les avantages qu'on possède à vingt ans: de noirs cheveux ombrageaient alors sa figure pleine d'expressions, et cependant c'était bien lui qui, à la clarté de la lune, ou plutôt du gaz, je reconnaissais dans ce personnage pensif et solitaire.

Je poussai un cri de surprise, et je l'abordai. Il leva

abondent, les institutions populaires et humanitaires qui corrigent les mœurs manquent.

Nous avons annoncé à nos lecteurs, parce que nous pensions le savoir, que les intentions du gouvernement étaient de donner suite au projet de l'ex-ministre de la guerre, le colonel lui-même a dû s'occuper de ce projet, qui, s'il ne peut être continué sur les premières bases, peut être reconstitué sur de nouvelles, plus pratiques vu les circonstances. Déjà, nous a-t-on dit, le local était prêt. Des légionnaires présentés par nous, aptes aux fonctions de professeurs, se sont mis à la disposition du gouvernement, l'on peut retrouver dans les cartons du ministre de la guerre l'acceptation de ces généreux citoyens qui sans doute brûlent d'impatience d'être appelés à entrer en fonctions, et verser sur la tête de ceux qui ont reçu le baptême de feu, le baptême de l'instruction.

Nous croyons le gouvernement trop éclairé pour ne point peser le danger et la terrible responsabilité qu'il assume dans l'avenir, en laissant dénués de toute instruction morale et religieuse, cette masse d'enfants de tout âge, que les malheurs du siège ont empêché les parents d'envoyer dans des institutions particulières.

Dans deux ou trois ans, un grand nombre de ces enfants pourront faire partie de l'armée, et savoir en peu de temps tout ce qui tient à la profession des armes; mais ils n'auront rien appris de ce qui serapporte à leur qualité de citoyens orientaux, et ne connaîtront de l'exercice des vertus chrétiennes, que le peu de bons principes qu'ils auront puisés dans les tendres avis de leurs mères, qui seront bientôt oubliés, pour faire place à l'esprit d'oisiveté, de paresse, de licence, qui souffle dans les camps, et ôte d'un cœur endurci par des milliers de mauvais exemples, toute habitude d'ordre, de paix et de tempérance.

Pour le moment, et pour parer aux premiers besoins, nous croyons qu'une école primaire suffirait. C'est sur la création de cette utile institution que nous ne cesserons d'attirer l'attention et d'éveiller la sollicitude d'un gouvernement d'ordre et de liberté, qui doit parfaitement comprendre que c'est pour lui une obligation impérieuse et sacrée de traiter comme ses enfants ceux des citoyens qui donnent leur sang pour l'indépendance de la patrie, et sans doute que notre voix sera entendue quand nous lui crierons : VERSEZ L'INSTRUCTION SUR LA TÊTE DES ENFANTS DU PEUPLE, VOUS LEUR DEVEZ CE BAPTEME POUR PRIX DU SANG DE LEURS PERES.

AVIS DE LA POLICIE.

Le pain de consommation générale, marqué V. Tobal et du poids d'une livre, bonne qualité, est taxé à un réal.

Montevideo, le 3 décembre 1844.

Le bruit a couru hier qu'Urquiza se trouvait il y a sept jours au Paso del Tornero; que le colonel Blanco s'était emparé de Mer-

lentement ses yeux sur moi et me tendit la main. D'une voix bien différente de celle qu'il avait au collège :

- Comment ! Victor, me dit-il, tu m'as reconnu !
- Je n'oublie pas ainsi un de mes vieux amis.
- Mes traits, répondit Léon, sont pourtant bien changés !
- Sortirais-tu d'une longue maladie ?
- Oui, soupira-t-il, et d'une très cruelle dont je ne suis pas guéri.

—Souvent, lui dis-je tout ému, en pensant à toi, je pressentis que le calme n'était pas fait pour ton existence.

Un sourire mélancolique effleura les lèvres de Léon.

—Et toi, Victor, me demanda-t-il, qu'as-tu fait depuis notre séparation ? car cette correspondance jurée entre Horace et Tacite, qui devait être quotidienne jusqu'au jour de notre réunion, a éprouvé le sort de tout ce qui est au monde, elle est morte de langueur. De langueur ! reprit-il en soupirant. Ah ! que ce genre de mort est douloureux.

Alors il se leva brusquement et m'entraînant par le bras :

cedes et que dans les environs de la Colonia avaient paru quelques détachemens de la division du général Medina.

NOUVELLES DU SOIR.

Nous avons en aujourd'hui trois passés de l'ennemi, et leurs déclarations s'accordent à dire, que notre armée d'opération avait passé le Rio Negro.

(Constitutionnel)

FRANCE.

LETTRES PARISIENNES.

Paris, 13 septembre.

Le ministère est tout fier de l'arrangement qui a terminé l'affaire de Taïti : ses journaux, du moins, affectent une orgueilleuse joie, et on dirait, à voir le ton que prend le *Journal des Débats*, qu'on ne s'attendait pas ici à trouver l'Angleterre si conciliante et si facile. Il y a, je crois, fort peu de sincérité dans ces démonstrations ; le ministère, si infatué qu'il soit de lui-même, ne peut se prendre à ce point sur la valeur de l'arrangement et sur l'effet qu'il a produit dans l'opinion publique. Seulement, comme l'opinion est ce dont M. Guizot s'inquiète le moins, comme il ne se préoccupe que des éventualités parlementaires, il paie d'audace et prépare à l'avance ses batteries contre les chambres. En présentant comme un succès inespéré la solution qu'il a obtenue, il sait bien qu'il souève toutes les colères de la presse, mais il est, dans ce pays, des mensonges qu'on fait passer à force de les redire, et d'ici à l'époque encore éloignée où la session va se rouvrir, le ministère espère avoir le temps, non de convertir, mais de lasser le sentiment public, et il aura ainsi bon marché des scrupules qui viendraient tardivement se produire à la tribune.

Comme vous l'avez dit avec beaucoup de justesse, l'arrangement qui a blessé vivement la France n'a pu, du reste, satisfaire l'Angleterre. C'est trop pour nous sans doute, mais c'est trop peu pour elle. Quand on fuit tant que de chercher aux gens une sottise et ridicule querelle, ce n'est pas pour se contenter d'une demi-satisfaction. Mais si l'Angleterre a reculé devant sa propre entreprise, ce n'est pas une raison pour que la France, froissée dans son honneur, ne proteste pas contre la nouvelle humiliation qu'on lui fait subir. On ne désavoue pas M. d'Aubigny, on ne le rappelle pas, mais on le blâme : c'est beaucoup trop en vérité, et le pays ne s'associera certainement pas à la censure fulminée par le ministère. On traite Pritchard de brouillon et de tête chaude, mais on lui accorde des dommages-intérêts ! Singulière conclusion, et bien propre à encourager les agents de l'Angleterre dans leurs menées contre la France, qui leur paiera généreusement le prix de leur déloyauté ! C'est là, je le répète, une solution déplorable. M. Guizot avait promis solennellement aux deux chambres de défendre nos officiers : M. Guizot n'a su ni défendre nos officiers, ni garder l'honneur de la France.

Un peu de honte est vite que, c'est le calcul du minis-

—Tu ne sais pas, continua-t-il, ce que c'est que de périr de langueur, perdre ainsi à chaque seconde un peu de ses forces et de son espérance ! lire sa condamnation dans les regards de ceux qui vous entourent, dans les paroles, mêmes consolantes, qu'ils vous adressent... et ce qu'il y a de plus affligeant encore, conserver sa triste raison jusqu'à la fin de son agonie, puis sentir la mort interrompre le dernier mot de tendresse à la personne aimée que tient votre main dans la sienne !...

—Quel lugubre tableau ! Léon, me présentes-tu là !

—Celui dont j'ai été le témoin, et ajouta-t-il en baissant la voix, la déplorable cause sans le savoir, ô mon Dieu ! Je n'en suis pas moins puni comme si j'eusse été coupable, et mon châtiment est plus terrible encore !... Ecoute, je demeure rue Saint-Lazare, 18, viens me voir. Jadis, en les adoucissant, tu partageais mes chagrins. Tu ne pourras rien aujourd'hui sur celui que je porte en tous lieux ; mais je connais ton cœur, tu me comprendras, tu me plaindras, et peut-être calmeras-tu momentanément cette douleur sans

rière, et la paix, cette paix à laquelle le pays tient avec raison, aura bientôt guéri les blessures l'amour propre national. C'est ainsi que, depuis quelques années, le gouvernement procède, et il faut avouer que la manœuvre a, jusqu'à présent, réussi. Aujourd'hui encore, le mouvement public s'apaisera, il y a tout lieu de croire, et grâce peut-être à nos succès du Maroc, qui font une heureuse diversion et consolent la fierté du pays, on s'étourdira sur le nouveau déboire que nous a donné la politique de l'entente cordiale. Mais il est cependant une pensée qui, dès ce moment, préoccupe tous les esprits sérieux : où sont les garanties de la paix ? Quelle est la situation de la France en Europe, et sur quelles alliances peut-elle s'appuyer ? Telles sont les questions que notre dernière affaire a mises à l'ordre du jour, et qui devront désormais appeler les méditations des hommes d'état et des publicistes. Je ne veux pas ici traiter à jour ce sujet si délicat et si brave, et je n'en dirai, en passant, que ce que comporte la rapidité d'une lettre.

La France, en Europe, n'a pas d'alliés : les alliances n'existent et ne subsistent que lorsqu'il y a un intérêt commun, un but commun, une action commune. L'Angleterre s'est un moment rapprochée de nous, non pas, comme on a semblé le croire, à cause de la communauté de principes des deux révolutions, l'Angleterre ne fait rien par sentiment, mais en raison de l'identité des points de vue et des intérêts. En Espagne, en Belgique, et jusqu'en 1840, en Orient, nous avons voulu à peu près la même chose. Les développements lents et presque insensibles de notre marine n'inspiraient alors aucun ombrage, et l'alliance a été sérieuse. Elle s'est rompue à la suite de circonstances que je ne veux pas rappeler, et quoiqu'on face, il sera aujourd'hui très difficile, sinon impossible, de la renouer. On peut vivre en paix avec une nation voisine, sans être cependant dans des conditions d'alliance, et il ne suit pas du fait dont je parle, qu'une collision soit imminente. Mais, quand on réfléchit à l'état de l'Europe, il est impossible de ne pas reconnaître que, du jour où l'alliance anglaise a été brisée, les gages de paix se sont affaiblis, et l'avenir a été menacé. La France, malgré tous les efforts de son gouvernement, et, peut-être même, à cause de ses faiblesses, n'est pas en bonne odeur auprès des cabinets absolutistes, qui ne peuvent oublier ce qu'elle a été dans le monde, et quelles idées sa grande révolution a fait germer dans l'esprit des peuples.

L'alliance anglaise contenait ces mauvais vouloirs, et on a vu, en 1840, avec quelle facilité, et dès que la barrière était renversée, certains cabinets se laissaient aller à des manifestations hostiles. Assurément, rien n'était moins dans les intérêts de l'Autriche et de la Prusse que ce traité du 15 juillet, qu'on pouvait à bon droit considérer comme le précurseur d'un traité de partage, dont la Russie et l'Angleterre recueilleraient les fruits, et cependant la Prusse l'a signé, le pacifique et clairvoyant M. de Metternich l'a signé. Les deux grandes puissances de l'Allemagne ont couru au devant des hasards d'une conflagration générale, le jour où ils ont vu l'Angleterre se détacher de la France. Il y a eu certainement de graves malentendus dans cette affaire, et c'est là ce qui l'explique. On a tant fait de bruit en France, avec cette chimère

terme qui me poursuit.

Alors, me serrant la main, il se perdit dans l'ombre. Je rentrai chez moi le cœur oppressé. Le lendemain matin, j'étais rue Saint-Lazare ; je trouvai Léon assis devant une table sur laquelle était une miniature d'assez grande dimension. Elle représentait deux jeunes femmes se tenant entrelacées ; l'une avait le bras passé autour de la taille de l'autre, dont la main tombait languissamment sur l'épaule de la première. Les poses étaient parfaitement gracieuses, les deux têtes charmantes ; mais ce qui m'occasiona une grande surprise, ce fut de voir que les deux figures étaient complètement ressemblantes ; mêmes traits, même physionomie. La nature avait, dans son œuvre, poussé l'imitation jusqu'à reproduire ces légères marques qui relèvent encore la blancheur de la peau. Un troisième personnage complétait ce joli groupe : c'était une perdrix rouge posée sur l'épaule de l'une des jeunes femmes et qui semblait heureuse de becqueter le cou d'abbé de l'autre.

Le peintre, comme vous vous l'imaginez, avait revêtu

qu'on appelle la frontière du Rhin, qu'aux défilées suscitées par les principes, ont dû se joindre dans les états germaniques, les défiances mises en écrit par les intérêts; mais aujourd'hui l'Allemagne doit être bien rassurée, et sans même tenir compte de la politique modeste de M. Guizot, les tendances du pays, formellement opposées à toute pensée de conquête ou d'agrandissement de territoire, ont dû dissiper toutes les alarmes.

Dans les dernières épreuves que nous venons de traverser, le langage des journaux censurés d'outre-Rhin a déjà témoigné d'une salutaire réaction. C'est à la France, et non à l'Angleterre, que la presse allemande a donné raison, dans nos affaires de Taïti et de Maroc. Cette juste et honorable appréciation des faits indique, chez nos voisins continentaux, de bonnes dispositions dont il faudrait profiter. Une fois la question du Rhin mise de côté, l'Allemagne et la France ont un intérêt identique, le maintien de la paix: ni l'une ni l'autre n'ont des besoins d'ambition à satisfaire. Leur union cimenterait la paix européenne et ferait leur propre force. L'Allemagne, quoi que fussent pour s'étourdir ses hommes d'état, et malgré les alliances matrimoniales qu'on sème dans ses principautés, l'Allemagne a, dans la Russie, un voisinage inquiétant et incommode. La France peut avoir, d'un jour à l'autre, le passé n'en fait que trop foi, maille à partir avec l'Angleterre. N'est-ce pas le cas, pour l'une et pour l'autre, d'aviser à un rapprochement qui les rendrait invulnérables? Je ne dis rien de la Russie, en fait d'alliance, bien que depuis la révolution de juillet, comme sous la restauration, g'ait été le rêve de quelques hommes d'état. La Russie, c'est un homme, et cet homme qui se dit ami de la France, se proclame l'ennemi de la dynastie que la France s'est donnée. Avec l'autocratie, ainsi vont les choses: les préjugés, les passions personnelles, prennent toujours le dessus; les intérêts nationaux ne viennent qu'après.

On peut théoriquement discuter la question des alliances, qu'il faudra tôt ou tard résoudre; mais, grâce au Ciel, les circonstances sont telles, que, pour assez longtemps encore, la paix du monde n'est pas menacée. Je vous parlais, tout à l'heure, de la concession qu'avait faite le cabinet anglais, en se contentant de la mesquine réparation offerte par M. Guizot. Parmi les causes qui ont déterminé M. Peel à désenfler sa voix, il en est une qui n'a échappé à personne: c'est la situation de l'Irlande. On dirait que le ministre anglais a prévu la mise en liberté d'O'Connell. Il est assez habile et assez avisé pour cela, mais, dans tous les cas, qu'il ne se soit décidé à en finir avec la France, que pour être plus en mesure de parer aux embarras qu'allait lui susciter l'orateur irlandais, alors même qu'il eût dû sa liberté à la clemence de la reine. C'est merveille que de voir quelle influence cet homme a prise sur les populations irlandaises; il est assurément plus roi de l'Irlande que sa gracieuse souveraine, celui qui, d'un mot, calme ou soulève des millions d'hommes, et qui sort de la prison pour monter sur un char de triomphe, et promener sa gloire au milieu d'un peuple agenouillé, et en face des agents profondément humiliés du gouvernement anglais. Jamais cela ne s'était vu; jamais il n'a été donné à un homme d'exercer sur la multitude un empire si complet et si des-

potique! Et cet homme ne trône pas d'hier en Irlande: c'est à la longue, après quarante ans de luttas que son ascendant s'est révélé, s'est assis sur des bases indestructibles. Que va-t-il faire aujourd'hui?

Voilà ce qu'on se demande de tous côtés, et ce qu'il va bientôt nous apprendre lui-même. Car O'Connell n'est pas dissimulé; bien différent des comploteurs vulgaires qui s'enveloppent de mystère et de silence, il dit hautement ce qu'il veut; je crois même que, dans ses indiscretions calculées, il exagère souvent son langage, il surfait ses prétentions, dans le double but de maintenir dans sa foi les impatiens de son parti, et d'effrayer ses ennemis, qui devront plus tard accueillir, comme un expédient de salut, des transactions plus raisonnables. Nous aurons donc bientôt, nous avons même eu déjà, dans les premières conciliabules de *Conciliation Hall*, les vieilles redites du rappel. O'Connell poursuit toujours sa chimère, lui qui, dans l'admirable position qu'on lui a faite, pourrait, s'il bornait ses exigences, obtenir pleine justice pour l'Irlande, il demande son parlement irlandais. Autant voudrait qu'il priât la reine Victoria de lui céder le trône d'Irlande, car le rappel, c'est la séparation, c'est la suppression de l'unité gouvernementale, c'est le coup de mort porté à la puissance anglaise.

Je ne suis pas assez l'ami de l'Angleterre, et je suis trop l'ami de mon pays, pour déplorer les embarras que la réapparition d'O'Connell prépare au cabinet Peel. Je m'en réjouis au nom de l'humanité qui a été effroyablement outragée par l'oppression de l'Irlande, au nom de la paix qui, sans l'Irlande, serait aujourd'hui en grand péril, au nom de tous les principes de justice que l'aristocratie anglaise a indignement foulés aux pieds. Je tiens très peu de compte de ces récentes démonstrations des Irlandais en l'honneur de la France, et je n'oublie pas que ce même O'Connell, qui pousse aujourd'hui des hurrahs pour le prince de Joinville, offrait, l'année dernière, sa brigade irlandaise au duc de Bordeaux. Toutes ces inconséquences m'affectent peu, et je sais bien que l'agitateur, absorbé tout entier dans son idée fixe, n, selon ses intérêts du moment, des injures ou des éloges à revendre. Il a bien fait déjà amende honorable aux wighs, qu'il avait traité comme des misérables. Pour moi la question d'Irlande a un point de vue capital, et c'est le seul auquel je m'arrête. L'Irlande est un cancer attaché au sein de l'Angleterre.

On s'occupe très-peu ici des pèlerinages légitimistes, qui se dirigent vers la poétique Venise. Venise, la déchue, sied bien comme retraite des grandeurs tombées; mais Venise est résignée, et le duc de Bordeaux ne l'est pas. Tant pis pour lui en vérité, car le rôle des Stuarts est, de nos jours, le plus triste et le plus pitoyable des rôles. Ce qui va se faire et se dire à Venise aura peu de retentissement, et fournira à peine aux cachotteries du faubourg Saint-Germain. Il n'y a pas à Venise de *Morning Post*, pour tenir lieu au prétendant du *Moniteur Officiel*. Du reste, nos légitimistes feront là un charmant voyage, et je leur fais mon compliment sincère de l'occasion qui leur est offerte, tout en faisant acte politique, de satisfaire leurs goûts raffinés de touristes.

raison?

—Ecoute, dit Léon en approchant précipitamment son siège du mien, et tu jugeras si l'homme peut se soustraire à sa destinée:

Tu sais, ou tu ne sais pas, qu'après un assez long séjour en Afrique, je suis venu dans la Bretagne, au vieux manoir héréditaire de ma famille. Ma mère n'était plus; mon père, inconsolable de sa perte, vivait retiré dans son château. Il ne voyait personne. Moi je l'aimais, comme j'ai toujours aimé, avec cette chaleur de cœur que j'ai ressentie pour les objets de mon affection. Je renonçai aux agitations de la vie militaire, et, dans le bonheur que procurait ma présence à l'auteur de mes jours, je trouvais tout ce qui pouvait me satisfaire désormais.

Mon père habitait depuis peu le château du Vivier; il avait toujours préféré une autre demeure qu'il possédait dans le Poitou; à la mort de ma mère, il s'était éloigné d'un séjour qui lui rappelait de tristes souvenirs. Nos voisins nous étaient donc tout à fait étrangers: j'avais peu

Un journal annonce ce matin que le roi passera, le 29 septembre, une revue de la garde nationale. Le 29 septembre est, si je ne me trompe, l'anniversaire de la naissance du duc de Bordeaux, ce serait là singulièrement choisir son jour. Mais je ne crois guère au fait même de la revue. On ne sait que trop pour quels motifs les revues royales ont été supprimées depuis plusieurs années, et le ministère a assez de soucis pour ne pas y ajouter bénévolement celui que lui donnerait une journée qui rappellerait, quoiqu'on en ait, de déplorables souvenirs. S'il y a revue, elle n'aurait lieu, sans doute, que dans la cour du Carrousel, comme cela s'est déjà pratiqué une fois.

(Journal du Havre.)

THEATRE DU COMMERCE.

Les Amateurs Français réunis, dans le but philanthropique de soulager leurs camarades blessés en combattant pour l'indépendance, donneront:

DIMANCHE 8 DECEMBRE 1844.

AU BENEFICE DE L'HOPITAL.

La première représentation de
LE PERRUQUIER DE L'EMPEREUR.

1er. Tableau:

LES VOLONTAIRES PARISIENS 1796.

2e. Tableau:

UN CAMP EN ITALIE, 1799.

3e. Tableau:

LA MACHINE INFERNALE, 1802.

4e. Tableau:

LA DECHEANCE DE NAPOLEON, 1815.

5e. Tableau:

LE TESTAMENT DE L'EMPEREUR, 1821.

Rien ne sera négligé pour la mise en scène de cet ouvrage, qui reproduit fidèlement quelques épisodes de la grande époque du héros qu'on appelle avec raison l'Homme du Siècle.

Les amateurs ne se dissimulent pas la faiblesse de leurs moyens pour une pareille entreprise, mais ils espèrent que le public, indulgent en faveur du désir qui les anime, leur continuera la bienveillance qui a accompagné les représentations précédentes, et que l'hôpital, privé depuis quatre mois de cette assistance, recevra de la philanthropie publique une généreuse compensation.

Le spectacle sera terminé par
MARGOT

Ou les bienfaits de l'éducation.

Vaudeville en un acte qui a obtenu en France un succès de franche gaieté.

Vu la longueur du spectacle, on commencera à huit heures précises.

On pourra se procurer des billets de toutes places chez M. Viglezzi, rue del Rincon, chez M. Goret à la ville de Bordeaux, place de la police; au café du Môle chez M. Labastie; et au bureau du théâtre le jour de la représentation depuis dix heures du matin.

de désir de les connaître. Tu dois te rappeler, Victor, nos ridicules préventions à l'égard des provinciaux à qui nous donnions en idée le grand chapeau de Pourceaugnac ou les manières de Des Chalumeaux. Nous affublions complaisamment les dames de province d'une mise et d'une tournure dénuées de goût. Ma vie de garnison avait beaucoup corrigé cette erreur de mon esprit. Néanmoins, depuis un mois que j'étais au Vivier, je n'avais fait de visites à personne, et ne m'étais pas même informé des habitants de nos environs. Mon père, tout à sa douleur, n'amenait jamais la conversation sur ce sujet. Je chassais, je lisais ou je jouais aux échecs et au billard avec lui. A sa table venait souvent s'asseoir le respectable curé et le juge de paix du canton; la partie de whist terminait d'ordinaire nos soirées.

(La suite au prochain numéro.)

ses deux modèles de costumes exactement pareils. Enfin on croyait voir double, et je ne pus me défendre d'un certain saisissement. Je restai quelque temps immobile devant ces deux ou plutôt devant ce seul portrait. Je n'osai en détourner les regards pour les porter sur mon ami, dont j'entendais la poitrine s'oppresser par degré; enfin, d'une voix pleine de larmes, il prononça ces paroles:

—La voilà! tu sais maintenant la cause de ma douleur. Je l'adorais! je l'ai perdue!

Après un court moment de silence:

—Laquelle? demandai-je timidement.

—Toutes deux!... Mais elles n'étaient qu'une pour moi, et cependant mon funeste amour en a perdu deux. Ah! Victor, ne pense pas pourtant que des vœux coupables aient pu flétrir des créatures pures, adorables. Non, dit-il en s'animant, ce fut malgré moi! malgré elles! Victor, étais-tu si fatigué?

—Non, repris-je en hésitant, si elle existe, ne saurais-tu pas la conjurer en se servant des lumières de sa

Prix des places : Premières loges, 3 patacons; Baignoires et Secondes, 2 patacons; Lunettes, demi patacon; entrées à toutes places, 12 vintains.

La Casuela, comme aux représentations précédentes, est à la disposition des personnes des deux sexes, au prix de 12 vintains.

AVIS DIVERS

AUX OFFICIERS

De la deuxième Légion de G. N.

Beaucoup d'officiers de la Légion ne possédant ni un local ni les ustenciles convenables pour préparer leurs aliments, se voient dans la nécessité d'avoir recours à des pensions, où l'on exige en plus de leurs rations, une retribution en argent qui s'élève jusqu'à quatre et six piastres.

Aujourd'hui que chacun a épuisé ses ressources, plusieurs de ces officiers ne peuvent supporter cette dépense, ce qui a suggéré au capitaine Cazeau de mettre à exécution un projet qui a reçu l'approbation du colonel et ne peut manquer d'obtenir l'assentiment d'un grand nombre d'officiers.

Le capitaine Cazeau se propose d'ouvrir une pension, où les officiers seront admis sans autre retribution que leurs rations. Ceux de ses camarades qui desireront profiter de son offre son priés de se faire inscrire à son domicile, maison de M. Bocciardi, jusqu'au douze décembre, passe ce jour il ne sera pas fait de nouvelles admissions.

Il est inutile de faire ressortir l'avantage que chacun trouvera à cet arrangement, on sait fort bien que ce qui est difficile isolément devient très facile en communauté, et que beaucoup de Legionnaires qui ne pourraient se suffire avec leurs rations, s'ils étaient seuls, vivent assez bien en se réunissant à plusieurs camarades.

BAL.

Dimanche prochain, 1er. décembre, chez Lafond (dit Dixieme), pres des fortifications.

On commencera à 2 heures.

Emile Duclos a l'honneur de prévenir ceux qui voudront l'employer comme interprète du français à l'espagnol, ou pour traductions quelconques, pourront s'adresser rue du 18 juillet, N° 129, également fera les démarches pour demande de passe-ports.

GRANDE OCCASION.

Une collection de livres français et espagnols en bon état et à très bon marché; on vendra ensemble ou séparément les ouvrages suivants :

Dictionnaire français et latin;
id. latin y français, par Noel;
id. français-espagnol et espagnol-français;
id. de lengua castellana, en 2 partes;
id. français, de Boiste,
Manuel du commerce, Bottin;
Leçons de littérature, 2 vol;
Ouvres de Racine, 2 vol;

id. de Voltaire;
Revolution française, en espagnol;
Voyage de Cook, 10 vol;
Compendio de España, en 2 partes,
Histoire de la campagne de Russie, par M. de Segur, 2 vol.

Morfe's School, geografía;
Preceptes de rhétorique, Biblia espagnol;
Venida del Messia, 2 partes;
Teneduria des libros, 2 partes;
Manuad de Ganadero, 2 partes;
Dictionario Geografica, de Vosgien;
Compendio del Portugal, 2 partes;
Le Decameron de Boccace, 10 vol;
Faublas, en espagnol, 4 partes;
Grammaire anglaise-française;
Puritano de America, español, 4 partes;
Ordenanza della universidad de Bilbao;
Thomson y Sconfon;
L'amour conjugal, les Cinq Codes français;
Manuel de ensayadoz oro y plata;
Grammaire française, id. latine por Yriarte;
Contes de Voltaire, Historia del papa;
Pio septimo, 2 partes, Eneide latin-français;
Maltide, en Castilla, 4 partes;

Tous ces ouvrages sont reliés, et seront vendus beaucoup au-dessous de leur valeur.

S'adresser au Redacteur du PATRIOTE.

A la fabrique française de Chocolat et magasin de Comestibles de Lagisquet, rue des Trente-Trois, n. 124. on trouvera les articles suivants, à des prix modérés et d'excellente qualité.

Saucisses truffées à la graisse, en pots de 8 à 10 livres.
Cervelas " " "
Andouillettes " " "
Saucisses sans truffes " en pots de 18 et 29 livres.
Cuisses d'oie " "
Jambonneaux " "
Pieds de porc " "
Filets " " "
Langues de bœuf " "
" de mouton " "

Beurre frais de la Prévallais en caraffes fermées à l'emeri.
Saumon et alose en tranche à l'huile.
Lait doux, Bouillon gras.
Cepes à l'huile, Petits pois.
Groseilles, framboises, fraises, et cerises au sirop.
Patés de toutes classes, et enfin un assortiment de conserves raiches. Huile de Bordeaux à 5 piastres la caisse.

AVISO.

Una ama de leche desea encargarse de la criansa de algun niño, arvitiendo qué goza de mui buena salud: la persona que la necesitare, ocurra á la calle de Perez Castellanos No. 127, con quien podrá tratar.

A LOUER

Les appartemens du premier et magasins intérieurs de la maison Cadillon rue 25 de mai n° 240 et 248: s'adresser rue Ituzaingo n° 30 et 32.

AVIS DU MINISTRE DE LA GUERRE.

Comme il est d'urgence de compléter les montures de la cavalerie de la garnison, les patriotes sont invités à vouloir bien remettre au magasin général, à celui de la guerre, ou au quartier général, les objets d'armement qu'ils peuvent avoir. Ce service est de la plus grande importance.

La pulperia sita en la calle del 25 de A gueto en el Cubo del Norte, de la propiedad D. Juan Marin, se ha vendido; el que tenga cuentas con dicho señor, puede en el término de tres dias ocurrir á dicha casa que será satisfecho.

AVISO.

Chez MM. Isabelle et fils, rue des Trente-treize n. 81, on trouve les articles suivants :

Pommes de terre nouvelles en paniers de 40 livres.
Prunes de Bordeaux en pöbans.
Cognac en caisse.
Bière du Havre, en bouteilles.
Cigares d'Allemagne, forme régalia.
Champagne mousseux. Ire. qualité.
Madère sec, en bouteilles et en futs.
Malvoisie id. id.
Vieux medoc id.
Vin blanc de Grave, en barriques.
Fruits à l'eau de vie.
Id. au vinaigre.
Sardines "Rodel."
Liqueurs fines et anisette.
Cafe Martinique.
Papier à Journal.
Id. Florette.
Id. ministre.
Id. à lettre, aux armes et sans armes.
Pointes de Paris, plâtre en barriques, verres à vitres, zinc en feuilles etc., le tout aux prix les plus modérés.

AVIS.

Il a été perdu un trousseau de trois petites clefs, tenues dans un petit anneau brisé en argent: La personne qui l'aurait trouvé voudra bien le remettre à l'imprimerie du "National" où il sera donné une gratification.

BISCUITS DE PREMIERE QUALITE.

à 8 piastres.

En vente dans la rue du Cerrito, n. 20, libre du droit établi par la commission.

AVIS INTERESSANT.

A louer, rue de Solis, N.° 24 derrière Saint Francisco, une maison ayant deux étages elle est propre pour une maison de commerce, pour une famille et même pour un consulat.

Vu les circonstances, le propriétaire se contentera d'un modique loyer.

On louera en tout ou en partie, et au besoin on louera des pièces toutes meublées. S'adresser dans la même rue N.° 81.

AVIS AU PUBLIC.

A VENDRE.

Les propriétaires du magasin de comestibles et boissons, situé rue du 18 juillet No. 54 et 56 pres du Lion d'Or, devant partir pour l'Europe, les personnes qui désireraient en faire l'acquisition peuvent s'adresser au dit magasin.

Le Gerant, Jh. REYNAUD.

Imprimerie Constitutionnel, Rue de las Cámaras N. 81.